

ESPOARTE



RAFFAELLA CRISPINO

LA MANIPOLAZIONE DEL REALE

In una costante simultaneità delle contrapposizioni, nei suoi lavori **Raffaella Crispino** crea continuamente un'atmosfera inafferrabile carica di tensione, costruita attraverso un materiale preso a piene mani dalla realtà circostante che, con una sapiente manipolazione post produzione, da una situazione circoscritta e locale, è in grado di sviluppare tematiche più generali che coinvolgono pienamente l'immaginario collettivo e il sentire comune. Il paesaggio diventa così lo scenario di quell'universo interiore qual è l'animo umano. Come un personale diario, i suoi lavori – che passano con assoluta libertà dalla fotografia, al video, all'installazione – oltre ad essere degli intimi appunti, raccontano i suoi viaggi – alcuni dei quali a seguito delle numerose residenze – ma anche ciò che vuole capire, approfondire, ricordare e quello su cui desidera attirare l'attenzione per non far dimenticare. Come nel video *Untitled (Israel)* che, partendo dal jingle della radio *The Voice of Peace*, narra il quotidiano in Israele evidenziando l'antitesi. e quindi la sottile violenza, tra la normalità della vita di tutti i giorni e la presenza dell'imponente muro del West Bank.



Raffaella Crispino, *Untitled (Israel)*, 2009, still da video, video HDV 16:9, b/n, suono, 12'00". Courtesy: l'artista e 1/9unosunove arte contemporanea, Roma

DANIELA TRINCIA: NELL'EVIDENZIARE LE CONTRADDIZIONI DELLA SITUAZIONE, AVANZI UNA DENUNCIA O VUOI SPINGERE L'OSSERVATORE A INTERROGARSI SU SPECIFICHE TEMATICHE?

Raffaella Crispino: Produco principalmente per me. Sono proiettata a investigare ogni situazione nelle sue complessità; è come se stessi costruendo una memoria per me stessa. È, comunque, conseguente la relazione finale con gli spettatori, fatta di reazioni, opinioni, che m'interessano molto. La denuncia politica richiede una posizione definitiva. Io non penso che le mie opere siano proiettate in questa sola direzione; sono stratificazioni di dinamiche più complesse che rimandano ad altri luoghi e ad altri tempi.

CONTEMPORANEAMENTE ALLA MOSTRA ROMANA (RÉPÉTITION GÉNÉRALE, 1/9UNOSUNOVE, NDR) HAI UNA COLLETTIVA A BRUXELLES: PARLACENE.

La mostra curata da Raffaele Gavarro presso la galleria Canal05 è una mostra che vuole ragionare sulle motivazioni di un'evasione dall'Italia. Espongo l'installazione sonora *ECC*

(2010), basata sul logo dell'Ente Comunale di Consumo trasformato in tracce sonore, diffuse attraverso casse acustiche fatte a mano seguendo le istruzioni dei tutorial video. L'opera crea dei ponti tra le difficoltà economiche dell'epoca del dopoguerra e quelle attuali in Italia. La ricerca di una soluzione in assenza di budget, in quest'opera, ha spinto verso un risultato più grande del previsto.

NELL'INDICARE LA TENSIONE INSITA NELLE COSE E NELLE PERSONE, FAI TRASPARIRE LA PRESENZA DELL'ARTISTA. QUALE IL SUO RUOLO?

Non creiamo la materia, esiste già tutto, è l'esperienza con la materia che fa la differenza. Non sono le intenzioni dell'artista a creare un'opera d'arte, come nemmeno una certa manualità. Non so se l'artista debba rivestire un ruolo, una posizione al limite tra rischio e responsabilità, in quella crisi costante all'interno della quale non hai paura di perdere nulla, un distacco che ti permette d'essere vicino a tutto e di creare al di sopra delle tue intenzioni e delle tue abilità.

I TUOI LAVORI SONO IL RISULTATO DI SOGGIORNI IN DIVERSI PAESI. HAI POTUTO INDIVIDUARE, NELLE LOCALITÀ DA TE VISITATE, AFFINITÀ TRA LE GRANDI PROBLEMATICHE OSSERVATE?

Non mi sento pronta a rispondere. Considero la mia ricerca come una costellazione attorno a tematiche socio-politiche di idee, esperienze e atmosfere che mappano la complessità del mondo, con le sue conseguenze storiche e le piccole storie, le sue contraddizioni e affermazioni, le dinamiche e le casualità. Credo che le piccole dinamiche facciano sempre eco a situazioni politiche più larghe.



Raffaella Crispino è nata a Napoli nel 1979. Vive e lavora tra Bruxelles e Gand, dove è residente all'HISK fino a dicembre 2015.
www.raffaellacrispino.com

Raffaella Crispino, *ECC*, 2010, tecnica mista, dimensioni variabili, audio, 9 tracce, 14'28". Courtesy: l'artista e 1/9unosunove arte contemporanea, Roma

L'art même, n°59, 2ème trimestre 2013, p.21

Raffaella Crispino, Prix Médiatine

Sous un ciel variable

L'œuvre de Raffaella Crispino est à l'image de son parcours artistique : de voyage en migrations, l'artiste explore des horizons culturels multiples qu'elle questionne par le biais de subtils décalages. Récipiendaire du prix Médiatine 2013, Raffaella Crispino présentait à l'occasion de cette exposition deux pièces dont une vidéo noir et blanc intitulée *Riches Claires*, ainsi que *Weather Forecast*, un dispositif lumineux sur lequel défilent des phrases aux accents prophétiques. Par un chassé-croisé de références à la culture savante et populaire, les deux œuvres entament un dialogue fécond.

Si la vidéo exploitant judicieusement les nuances de gris est révélatrice du climat capricieux de Bruxelles, elle met surtout en valeur l'architecture d'un des plus vieux monuments de la capitale européenne, l'église des Riches Claires. Dans ce qui semble être un seul et long plan séquence de 10 minutes 30, ce joyau de l'architecture baroque flamande apparaît morcelé, fragmenté, comme saisi du haut d'un immeuble environnant, en légère contre-plongée. La ligne à la fois souple et rigide de sa toiture laisse deviner quelques éléments stylistiques, bien qu'à certains moments, les pistes se brouillent. Sur la silhouette du clocher qui se dessine à contre-jour sont perchés des oiseaux dont les profils se confondent avec les éléments décoratifs de la structure. Les nuages chargés d'une rumeur pluvieuse défilent en arrière-plan au gré des courants venteux. Ils charrient avec eux une impression de temporalité fugace, accentuée par le son court et sec des percussions en rythme avec l'image ou au contraire, décalé par rapport à celle-ci. L'imprévisibilité du temps procure un sentiment de vague inquiétude. À l'instar des cultivateurs qui observent le ciel en quête de signes, nous sommes tentés d'interpréter l'attitude de ces volatiles comme de mauvais présages.

Or, ces reliquats de croyances païennes prennent tous leur sens lorsqu'ils sont confrontés aux récits prémonitoires de l'installation *Weather Forecast*. C'est à un travail proprement littéraire que l'artiste s'est adonné cette fois-ci en réécrivant dans la forme la plus synthétique possible les résumés de scénarios de films de science-fiction, afin qu'ils ne soient plus identifiables. Le résultat est une suite ininterrompue de prévisions, voire de prescriptions aux accents totalitaires, comme par exemple : « Une nouvelle langue sera en vigueur, dans laquelle les mots seront réduits à des concepts élémentaires, rendant impossible l'expression d'une pensée personnelle ou critique » ou encore « Pour résoudre le problème de la surpopulation, selon la loi chacun devra mourir à 49 ans et voter à 9 ». Enfin, ces différents scénarios sont ordonnés de manière à former un nouveau récit où l'individu perd graduellement de ses droits et libertés. Contrairement à Jenny Holzer (É-U, 1950°) ou Antoni Muntadas (Espagne, 1942°), Raffaella Crispino ne se saisit pas du panneau d'affichage électronique pour en détourner le message à des fins politiques. Il s'agit plutôt de s'approprier ce médium devenu de plus en plus présent dans l'espace public, dans les transports en commun par exemple, pour souligner la banalité et l'absurdité de toutes ces informations qui nous proviennent simultanément. À priori, le titre de l'œuvre, qui signifie en français prévisions météorologiques, ne laisse rien soupçonner de l'orientation de son contenu. Cependant, la nature spéculative de cette branche de la géophysique peut être rapprochée de la science-fiction, au sens où cette dernière projette les grandes évolutions de la société, ce qui en fait un bon observatoire du monde contemporain. À l'heure du réchauffement climatique, les scientifiques prévoient par ailleurs des bouleversements dignes des plus grands scénarios de films catastrophes. Aujourd'hui, la science a bel et bien rattrapée la fiction et il semble que les prédictions actuelles soient déjà obsolètes au vue des progrès technologiques.

Dans le célèbre roman d'anticipation de Georges Orwell, 1984, l'auteur décrit un monde que l'on maintient sous surveillance, dans un perpétuel état de guerre afin d'en mieux contrôler les masses. Il y a trois ans, Raffaella Crispino a retrouvé un film réalisé par son père durant son service militaire au Liban. Hasard ou coïncidence, le film intitulé *Lebanon 1984*, présente une sorte de journal condensé d'une année de vie d'une troupe de jeunes pilotes italiens, alternant entre moments de distraction et de tensions. Les images et la musique ont été conservées intactes, tandis que l'artiste a effectué quelques coupes pour éviter les longueurs. Le récit nourrit d'héroïsme et d'idéologie dépeint la guerre comme une aventure tantôt drôle, tantôt émouvante, où l'individu se sacrifie pour le bien commun. Il révèle une fois de plus l'intérêt que l'artiste porte au contexte politique et social, dont elle prélève les éléments pour les adapter à son propre langage plastique. En adoptant une position d'observatrice vis-à-vis du monde qui l'entoure, Raffaella Crispino situe son travail du côté d'une chronique réaliste, qui va à l'encontre du sensationnalisme.



FLASH REVIEWS

RAFFAELLA CRISPINO

I/9 UNOSUNOVE - ROMA



Costruita con un particolare percorso, la personale di Raffaella Crispino (Napoli, 1979) si snoda negli ambienti della galleria romana e crea delle "involontarie" contrapposizioni di elementi di segno opposto (luce/ombra; leggerezza/peso; impalpabile/netto). Seppure apparentemente i suoi lavori presentino degli elementi antropologici, la ricerca ha tutt'altro orientamento. Non interessata a compiere uno studio

dell'uomo, l'artista è, infatti, rivolta a dare forma al proprio concetto di esotismo, potenziato da valenze politiche e sociali, per esprimere la personale visione del mondo che la circonda. *200 Différents Oiseaux*, anche titolo della mostra, è l'opera con cui prende inizio l'esposizione. In una sala immersa nella luce, ventuno piccoli collage con francobolli, raffiguranti degli uccelli, che contornano foto ritratto in bianco e nero di modeste dimensioni, rilevandone assonanze finanche fisiche. Come a tracciare i flussi migratori degli uccelli stessi, su due tavolini sono stese le carte geografiche della Cambogia e del Vietnam, sulle quali sono tracciati gli itinerari turistici suggeriti dalla Lonely Planet con la grafica delle mappe di guerra. Un proiettore, infine, riproduce il paesaggio palestinese del West Bank, visto da una finestra. Nel buio dell'altro ambiente, i disegni in bianco e nero delle caratteristiche case di De Haan in Belgio, cui è evidenziato il tetto, si affiancano al video che riprende l'avvicinarsi degli uccelli su un campanile che la prospettiva della ripresa fa apparire come orientale, mentre è la più importante chiesa del Rinascimento fiammingo.

Daniela Trincia

RAFFAELLA CRISPINO, *200 Différents Oiseaux*, 2010. Collage, fotografie b/n antiche, francobolli, carta, dettaglio, dimensioni variabili. Courtesy I/9 unosunove arte contemporanea, Roma.

fino al 29.I.2011
Puntari | Crispino | Gabini
Teramo, Warehouse

*Attenzione puntata al vivere quotidiano e alla quantità sconfinata di significati appena percettibili.
Diversità di linguaggi, interesse comune: l'uomo contemporaneo. Visto da tre artisti...*



Raffaella Crispino - Suburbia - 2009 - olio su tela - courtesy Galleria

Ogni artista dovrebbe avere, come senso di responsabilità, la consapevolezza che la sua opera condensa significati in grado di guidare il pubblico/la società a una maggior comprensione del reale e a un'immaginazione del futuro.

Una caratteristica che unisce i tre artisti presenti in mostra alla Warehouse è proprio questa consapevolezza. Per una giusta divisione dei compiti sta allo spettatore sforzarsi di cercare il significato. Arrivare all'intuizione dei significati racchiusi in forma e sostanza dell'opera è in buona parte senso di responsabilità dello spettatore. Ma non è questione da poche battute.

Meno immediati e senza prospettive di scenari fanta-drastici, gli interventi di Raffaella Crispino (Napoli, 1979) e Anja Puntari (Helsinki, 1979), entrambe con due mostre personali.

La prima rielabora in maniera oggettiva e

chirurgica la sua esperienza a Kitakyushu in Giappone, dove ha compiuto una residenza artistica. Il video Suburbia, diviso in cinque capitoli, dove per ogni capitolo una donna scrive il titolo, tracciando ampi gesti nell'aria, nell'atto di mimare gli ideogrammi giapponesi, offre sequenze concluse in se stesse. Una di queste, space world, colpisce per la dimensione surreale creata dalla presenza e dal funzionamento in pieno giorno di un trenino di un luna park al centro di architetture industriali, mentre in modern samurai la regia dell'artista è tesa a rivelare altrettanti non luoghi di Kitakyushu, dove nelle strade, prive di presenza umana, sono diffuse musiche fin troppo distensive.

enza di matteo



{Green}

Observing Horizon: un progetto del Terzo Paesaggio per la Biennale di Bat-Yam, Tel-Aviv

Intervista a Raffaella Crispino* e Benoît Burquel**



Nella loro semplicità ed astrazione, gli spazi dai crateri possono ospitare una molteplici usi, dalle corse dei bambini in bicicletta allo sdraiarsi per guardare le stelle. Photo by Tamir Zadok

di Alessandra Gola

La Biennale del Paesaggio ospitata lo scorso settembre dalla città di Bat-Yam, sobborgo satellite di Tel-Aviv, è stata per la municipalità occasione per aprire i propri spazi pubblici e vuoti urbani ad oltre quaranta fra progetti e interventi proposti da altrettanti gruppi internazionali e locali e mirati a ripensare - e talvolta pensare per la prima volta - gli scenari della quotidianità nella città densa. Raffaella Crispino e Benoît Burquel, con il progetto "Observing Horizon", ci sembrano più di tutti affrontare con energia e allo stesso tempo delicatezza e tocco poetico il tema del tempo e dello spazio: dimenticato e ritrovato, inusato e rivalutato. Lo spazio frammento, residuo, rifiuto, e il tempo vuoto, libero, disponibile.

[Alessandra Gola] Raffaella Crispino e Benoît Burquel, come descrivereste in due battute il vostro percorso?

[Raffaella Crispino + Benoît Burquel] Raffaella Crispino è un'artista visiva di Napoli. La sua ricerca si concentra su temi di taglio sociale e politico, utilizzando video, fotografie, installazioni e disegni. Attraverso storie quotidiane interroga i grandi temi in diversi contesti, come l'immigrazione in Italia, la religione a New York, la cultura suburbana in Giappone e, ultimamente, il conflitto in Israele e Palestina.

Benoît Burquel è un architetto urbanista di Bruxelles. Da anni collabora con diversi studi



Viste dell'area prima dell'intervento



dell'Europa e del Sud-Est asiatico. Ha sviluppato ricerche in relazione all'architettura nomade in Niger, all'immagine della città di Sarajevo e, a livello urbanistico, sullo sviluppo di Saigon. Recentemente ha partecipato alla residenza estiva di *Decolonizing Architecture* a Betlemme. Nonostante lavoriamo separatamente, le nostre collaborazioni si avvalgono di diverse affinità. I nostri approcci personali al lavoro sono fondati su idee radicali e sulla stratificazione di significati. Insieme collaboriamo su alcuni progetti in relazione alla città e al paesaggio, su opere pubbliche che combinano l'esperienza fisica con la ricerca concettuale.

[AG] Il vostro progetto "Observing Horizon" nasce in occasione della Biennale organizzata dalla Municipalità di Bat-Yam, in Israele. Com'è nato il contatto con questa iniziativa? E come la scelta del sito di intervento?

[RC+BB] Dal 2009, Raffaella ha iniziato diverse collaborazioni in Israele e, durante una sua permanenza, è venuta a conoscenza dell'*open call* della seconda edizione della Biennale. Il progetto è quindi stato scelto dal bando di concorso: la nostra proposta collocava due crateri separati su due siti segnalati dal bando, terreni abbandonati tra diverse infrastrutture, al margine di tessuti urbani contrastanti. L'idea è stata accettata con entusiasmo dalle curatrici, che ci hanno chiesto di svilupparla ad una scala maggiore su un nuovo e unico sito. Il lotto, a forma di L, misura circa 8000 mq e si trova sotto il livello di uno degli incroci più importanti di Bat-Yam, che separa la zona

residenziale dall'area industriale. Di proprietà privata, questo terreno era totalmente colonizzato da piante selvatiche.

[AG] Nel vostro progetto richiamate Gilles Clement per quel che riguarda gli spazi residuali della città come riserve. Un elemento estremamente interessante del vostro progetto è come con questi crateri riusciate a realizzare delle "bolle", dei micro-habitat distanti da tutto, in cui ristabilire il "default" dello scorrere del tempo - il tempo lento di un rifugio del "dolce far niente" - e del paesaggio - che torna ad essere una linea, piatta e perfetta, a 360° -. Il titolo stesso del vostro lavoro si incentra sul tema dell'orizzonte: spiegateci la poetica del tema dell'orizzonte e come è nata l'idea.

[RC+BB] L'idea iniziale è stata quella di creare, in mezzo alle esistenti infrastrutture, spazi accoglienti "fuori dal tempo" e dai flussi urbani. In un'economia di mezzi, ogni cratere è creato con la terra proveniente dai cantieri adiacenti. Solo le superfici interne sono ricoperte da un prato "ordinario", mentre le pendenze esterne sono seminate con piante selvatiche. Nella loro semplicità e astrazione, questi spazi interni possono ospitare una molteplicità di usi, dalle corse dei bambini in bicicletta allo sdraiarsi per guardare le stelle. La depressione dei crateri, oltre a offrire esperienze fisiche e acustiche, crea con la sua rotondità un senso di comunità e di gruppo, anche se si condivide questo spazio con estranei. L'astrazione del cerchio allontana da una realtà familiare, creando un orizzonte puro. L'orizzonte è



Planimetria di progetto

infatti un paesaggio primario, una semplice linea che definisce il paesaggio al primo sguardo nella sua identità immaginata: la campagna con le colline come le città con il suo *skyline*.

La forma pura dei crateri genera un osservatorio privilegiato verso i cambiamenti della città. Il nuovo orizzonte artificiale distacca dall'ambiente circostante ed evidenzia così lo sviluppo verticale di Bat-Yam sotto la pressione immobiliare di Tel Aviv.

[AG] Il frammento urbano in cui operate, definito in parte da un tratto di viabilità molto trafficata, sembra diventare con il vostro progetto non solo una riserva di biodiversità, ma anche di tempo. Ritmi e consuetudini che in una città vanno scomparendo, come il tempo lento di passeggiare o stendersi a guardare il cielo o l'abitudine di giocare nel verde e con il verde. Raccontateci quanto e come la dimensione del tempo ha avuto importanza nell'ideazione del vostro progetto.

[RC+BB] Il tema della Biennale era molto legato al tempo. Il titolo era infatti "*Timing*", ma in ebraico il suo significato si avvicinava di più ad "Opportunità".

Bat-Yam è una giovane periferia di Tel Aviv, costruita negli anni Sessanta con la forte ondata di immigrati ebrei dalla Russia e dalla Turchia. Nonostante la varietà degli spazi verdi, Bat-Yam gode di una pessima reputazione per la sua architettura monotona e i suoi problemi sociali.

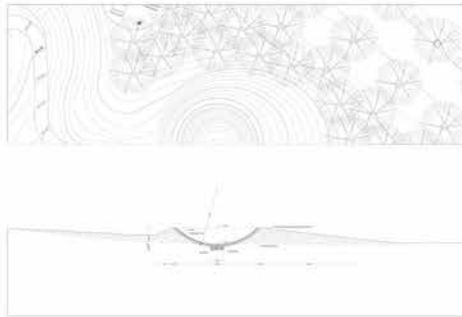
Ci interessavano due dinamiche della città. Da una parte il recupero lento della zona industriale come nuovo centro residenziale, amministrativo e commerciale. Dall'altra la pressione immobiliare e la speculazione da parte di Tel Aviv che si traducono con la costruzione veloce di grattacieli e l'apparizione di *terrains vagues*.

Queste zone abbandonate formano degli interstizi indefiniti tra diverse funzioni e tessuti urbani. Al tempo stesso sono in attesa di un cambiamento. Questa identità transitoria, sia a livello spaziale che temporale, è alla base del nostro progetto. Contrastando l'approccio usuale di "abbellire" tutti gli spazi aperti e verdi, il progetto intende valorizzare la ricchezza delle aree incolte, in una direzione ecologica tanto quanto sociale. Gli spazi verdi non sono più delle decorazioni da guardare, ma posti da scoprire e trasformare continuamente. Nella loro estraneità i crateri rimandano a un paesaggio lunare tanto quanto a un sito archeologico. In questo distacco spaziale e immaginario, sono pieni di potenzialità per riappropriarsi del tempo.

[AG] Mentre in termine di skyline attraverso l'elemento del cratere sembrate "imporre" un nuovo tipo di orizzonte come alternativa a quello esistente, per quel che riguarda il rapporto con il patrimonio verde preesistente sembra invece che preferiate giocare con la "stratificazione" dei livelli. Il vostro intervento va ad arricchire ciò che già esiste in loco



Sezione di progetto



Sezione e dettaglio planimetrico del cratere



Fasi di costruzione dei crateri

e i legami con il circostante, che si tratti dell'abitato o dei progetti vicini - vi connettete al "The Great Butterfly Experiment", forse l'unico altro progetto di questa Biennale che si confronta con la creazione e il rafforzamento della biodiversità dentro l'urbano -. Quale tipo di approccio ha il vostro progetto con il verde già presente e come avete scelto le nuove specie e i nuovi elementi introdotti?

[RC+BB] Durante la ricerca sul campo abbiamo rilevato una quindicina di specie vegetali presenti sul sito, con colori e grandezze diverse. Questa flora spontanea si è adattata naturalmente al clima e al terreno povero e inquinato. Il progetto si basa su questa ricchezza ecologica.

I crateri sono disposti tra gruppi di alberi esistenti adattandosi alla topografia del terreno. I rami più bassi di questi alberi sono semplicemente tagliati per offrire degli spazi di ombra appropriabili. Essendo il sito usato come discarica illegale, una

parte della vegetazione è stata rimossa mediante la ripulitura delle zone destinate alla costruzione dei crateri.

Le superfici esterne dei crateri sono seminate in parte da piante selvatiche e, sulle pendenze più ripide, piantumate con fiori colorati che attraggono le farfalle. Questa vegetazione formerà in poco tempo la struttura di mantenimento delle forme dei crateri. In contrasto con l'immagine dura della città di Bat-Yam, il "Butterfly Project" consiste nella trasformazione di questa periferia in un giardino che attrae le farfalle, un'azione poetica che porta con sé una ricerca sull'importanza delle farfalle nell'ecologia urbana.

Le tre piante che abbiamo scelto per i crateri fanno parte di questo esperimento e al tempo stesso, come nel caso delle piante spontanee, non richiedono manutenzione ma solo un'irrigazione durante i primi mesi di crescita.



Vista aerea del progetto completato

L'identità "selvatica" dell'esterno dei crateri contrasta con il prato e con l'astrazione della forma interna. Questo elemento artificiale diventa uno spazio accogliente in un cui la gente può inventare diverse attività.

[AG] Parliamo di tempo e di architetture fatte di elementi organici, viventi e per questo in perenne mutazione: terra, flora e uomini. Due scenari: uno probabile e uno immaginario. Come pensate che sarà il sito di "Observing Horizon" fra cinque o dieci anni? Come, invece, sognereste che diventasse?

[RC+BB] Grazie alla legge israeliana chiamata "Gardening Law", la municipalità si è appropriata temporaneamente di questo sito privato e abbandonato per aprirlo a un uso pubblico. A nostro avviso, questo meccanismo legale fornisce all'intervento un livello di lettura aggiuntivo. L'appropriazione pubblica avviene infatti per almeno tre anni ma, conoscendo le aspettative per il *master plan* di recupero della zona industriale, con molta probabilità verrà costruito entro i prossimi dieci anni. Basandosi già sull'identità transitoria del terzo paesaggio e sull'impiego di tecnologie semplici, questi crateri, una volta rimpiazzati dai nuovi grattacieli, potrebbero riapparire in altri *terrains vagues*.

Il progetto necessita di almeno un anno per integrarsi nel paesaggio fisico e sociale. Le piante selvatiche cresceranno sui pendii esterni e ricopriranno i geotessili, rafforzando con le radici la geometria dei crateri. Al tempo stesso gli interventi formali (le panchine e i cerchi di alberi), imposti dalle aspettative della municipalità, verranno sfumati mentre nuovi sentieri spontanei saranno aperti dal passaggio delle persone.

Per quanto giovane, "Observing Horizon" produce già dei *souvenir* per gli abitanti: uno scenario per le fotografie di matrimonio, un osservatorio per le stelle, una memoria per i bambini e gli adolescenti. Ci piace pensare che il nostro progetto sia un luogo di appropriazioni libere e spontanee che non abbiamo pianificato.

La Biennale non è solo una mostra ma una ricerca in cui "Observing Horizon" prende tutto il suo senso come spazio in transizione.



Viste dell'intervento alla vigilia dell'inaugurazione

***Raffaella Crispino**

Raffaella Crispino (Napoli 1979) si è laureata in Arti Visive presso lo IUAV di Venezia e in scenografia presso l'Accademia di Belle Arti di Napoli. Ha vinto due borse di studio con la New York University e con l'università UdK di Berlino. Lo scorso Gennaio è stata invitata alla residenza artistica del JCVA di Gerusalemme curata da N. Nelson e precedentemente ha partecipato alle residenze artistiche del CCA-Kitakyushu in Giappone e del Casino Luxembourg. Tra le più recenti mostre personali ricordiamo: "No Politics, No War, Just Simple Stories", unosolo_project room della 1/9unosunove, Milano (2010); "Senza Titolo (Inno Nazionale Italiano)", a cura di Sottobosco, Chan Arte, Genova (2009); "Transit 3", a cura di A.

Rispoli, M. Sheleff e E. Viola, CCA Contemporary Art Center, Tel Aviv (2009); "La Casa dei Sette Conti", a cura di Jota Castro, One Piece Contemporary Art Gallery, Roma (2007).

www.raffaellacrispino.com

contact@raffaellacrispino.com

SCHEDA PROGETTO

Progetto

Observing Horizon

Progettisti

Raffaella Crispino e Benoît Burquel

Cronologia

2010, Bat-Yam International Biennale of Landscape Urbanism



L'inaugurazione del progetto "Observing Horizon" in occasione della Biennale del Paesaggio ospitata lo scorso settembre dalla città di Bat-Yam, sobborgo satellite di Tel-Aviv



La depressione dei crateri, oltre ad offrire esperienze fisiche e acustiche, crea con la sua rotondità, un senso di comunità e di gruppo, anche se si condivide questo spazio con estranei. Photo by Tamir Zadok

fino al 30.X.2010 Raffaella Crispino Milano, Unosolo

Gerusalemme separata dal muro. Tel Aviv, paradiso dei surfisti e della movida. E il controverso sobborgo di Har Homa, espropriato ai palestinesi. Ma niente politica...



Raffaella Crispino - Unobbed - 2010 - fotografia analogica, stampa lamina - cm 70x70

Era già stata nel 2009 al Center of Contemporary Art di Tel Aviv con Transit 3, passando per il Madre di Napoli con un progetto mirato a mettere in contatto i giovani artisti napoletani con i Paesi dell'area mediorientale, dove è presente anche con Observing Horizon, installazione site specific permanente, situata nel villaggio di Bat-Yam, nella periferia urbana di Tel Aviv.

Proviene invece da una sua residenza al JCVA - Jerusalem Center for the Visual Arts l'ultimo lavoro di Raffaella Crispino (Napoli, 1979) dal titolo No politics no war just simple stories, presentato nella nuova sede milanese di Unosolo Project Room, gemmazione della galleria Unosonove di Roma.

Crispino ha viaggiato molto, a New York, Berlino e in Giappone, assumendo su di sé la condizione di visitatrice-esploratrice in transito attraverso culture straniere, a suo agio in un continuo interscambio tra realtà e vicenda privata. La narrazione compiuta si svolge in parallelo su questi due binari, esteriore e interiore, in cui la novità della scoperta si ripercuote per associazioni e rimandi intrinseci al proprio vissuto sociale e individuale. Il suo operare coinvolge abitualmente video, foto, installazioni e disegni in un ampio raggio di possibilità. A esse l'artista si accosta con particolare cautela e discrezione, scavalcando possibili sensazionalismi e servendosi di un'estetica minimal che riassume concentrazioni di significato.

Non fa eccezione questa mostra. Una scelta

misurata di elementi (15 scatti fotografici, una raccolta di cartoline, due stampe persiane del XIX secolo, oltre a un video e a una foto provenienti dall'archivio di famiglia) suggeriscono l'anima del luogo nel tentativo di svelarne le contraddizioni, partendo sempre dal punto di vista della gente comune.

C'è la villa faraonica di un tycoon locale attraversata all'interno dal muro di separazione israeliana, la colonia-fortino di Har Homa con riferimento scolastico a una moderna torre di Babele e ai gironi danteschi, il tema del cerchio che ritorna ossessivamente nelle architetture spaziali e umane. Scendendo le scale della galleria si giunge in una piccola cripta della memoria dove scorrono le immagini di Lebanon 1984, filmato amatoriale di 43 minuti girato in quell'anno dal padre di Raffaella Crispino, pilota dello squadrone italiano elicotteristi, inviato a Naqura per assicurare la protezione fisica dei palestinesi in un Libano devastato dalla guerra civile.

Il video fonde perfettamente il realismo del documentario a un certo romanticismo da cartolina a sfondo familiare, alternando missioni di soccorso, eroiche trasvolate e scene da spiaggia in un sorprendente amarcord personale che coincide con la testimonianza di un'epoca. Ma ancora meglio riesce a fare l'ultima foto: un uomo è in posa in un cortile con il volto coperto da una maschera e un improvvisato costume da Papà Natale, sopra di lui un cartello con la scritta "Giovane Italia" e più dietro l'immane sigla U.N. - United Nations.

Come per il giovane atleta che allunga il torace scultoreo nell'ingrandimento di uno degli scatti esposti al piano superiore, mani e testa al di fuori dell'obiettivo, non è possibile neanche in questo caso riconoscere il soggetto; l'immagine restituisce solo un'identità negata. L'attenta osservazione del reale deve cedere il passo alle impronte incomplete e ingannevoli della Storia.

articoli correlati

Crispino al Pan

Alla Stazione Mergellina

In collettiva a Venezia

giovanni riga



Raffaella Crispino

GIROLANZ... GIRONZANO... GIRONZALON...

Nicola Nunziata

Nicola Nunziata: *Hai vinto residenze in diverse città, dal Giappone a New York. Il tuo lavoro si nutre di osservazioni sul campo, alludendo a una matrice documentaria. Walker Evans ha detto: "L'arte non è mai un documento, ma può adottarne lo stile". Cosa ne pensi?*

Raffaella Crispino: Manipolare un materiale originale permette di esercitare una tensione di realismo. Ogni volta che lavoro a un video riprendo situazioni reali e persone comuni, non dirigo mai degli attori. Nel video *Suburbia* ho chiesto a circa trenta giapponesi di fare una serie di azioni che avevo precedentemente programmato, eppure la loro estraneità all'atto performativo e al mezzo di registrazione regalano un'onestà che è pura tensione. Come le persone, anche le cose hanno la capacità di trasmettere questa tensione. Oltre all'interpretazione dell'opera, si apre un altro livello di lettura: la presenza dell'artista e la sua relazione con l'ambiente. Per *In God We Trust* ho coinvolto undici congregazioni religiose di New

York che hanno accettato di far parte dello stesso progetto con altri cori religiosi. È un lavoro molto intimo, girato negli interni di piccole e grandi chiese, sinagoghe, sale private e altri luoghi nei quali gruppi di persone cantano pregando.

NN: *Questa tensione di realismo riflette in modi sempre diversi sulla situazione politica, sociale ed economica di un luogo: l'artista opera sul campo, poi ritorna in studio per un complesso e articolato lavoro di rielaborazione. Cosa succede in questo passaggio?*

RC: Questo è il momento in cui l'esperienza personale si apre a qualcos'altro. Abbandonando un compiaciuto manierismo, prendo distanza per riattualizzare il materiale che ho raccolto. C'è sempre un'idea istintiva che spinge in qualche direzione, ma poi subentra un processo di creazione e distruzione delle immagini, delle associazioni e delle idee che voglio centrare senza mai toccare, come se questa inafferrabilità fosse più

autentica della realtà. Parlo di un'atmosfera di mistero che implica, paradossalmente, un completo controllo del materiale che sto manipolando. Sul campo sono aperta alle evoluzioni e agli imprevisti, in post-produzione, invece, non lascio niente al caso e la dimensione sonora diventa un elemento concettuale del progetto. Il video *Untitled (Israel)* inizia con le registrazioni originali della radio libera *The Voice of Peace* che negli anni Settanta trasmetteva da una barca al largo di Tel Aviv. Mi sono servita di questa propaganda di pace sulle immagini di un paese ricco di contraddizioni. Dopo un breve *incipit*, il suono cambia e l'allegro *jingle* della radio, uno degli elementi più riconoscibili e nostalgici, si trasforma in un suono cupo e angosciante che stride sulle ombre contrastate di giovani uomini che fanno ginnastica sulle spiagge di Tel Aviv, sui turisti di Gerusalemme e sui lavoratori palestinesi ai check point.

NN: *Spesso i tuoi lavori video*

sono completati da una serie di disegni. Che cosa rappresenta il disegno nella tua ricerca?

RC: Disegnare è pensare. Credo rappresenti la parte più autobiografica del mio lavoro: idee, atmosfere, qualcosa di intimo che si manifesta con la manualità. Il disegno si inserisce nella mia ricerca in complementarità con tutti i mezzi che uso, non solo con i video. Per l'installazione *Strategy Tables*, per esempio, il disegno mantiene una sua autonomia: usando lo stile delle mappe da guerra che ho visto a Saigon e Phnom Penh, ho disegnato su alcune mappe fisiche del Vietnam e della Cambogia l'itinerario turistico della *Lonely Planet* per i paesi del Sud-Est asiatico. ■

Nicola Nunziata è artista. Vive e lavora a Venezia.

Raffaella Crispino è nata nel 1979 a Napoli, dove vive e lavora.

Group Portrait, 2009. Stampa digitale, dimensioni variabili.

Aprire a Casa Sanna *BabelFish*
la rassegna dedicata alle nuove generazioni

PUMP UP THE VOLUME



Raffaella Crispino crea il terreno comune tra sé e il suo interlocutore in un tempo di 15 minuti, in cui norma e anomia, alca e regola determinano un grado zero della comunicazione denso di allusioni politiche. L'intesa prelinguistica attinge a fonti ben più ampie della parola, facendo leva su affettività, motivazione e desiderio di apprendimento. L'imitazione e la condivisione della corporeità portano insieme anche i figurini di *Music!*, mossi dalla vibrazione di un soffio senza il quale rimarrebbero letteralmente sulla carta.